

Le 17 juillet 2009

Etant le dernier de la famille de Victorien à apporter ma contribution à ce recueil de savoureux souvenirs familiaux d'au moins deux générations, je me limiterai à des choses personnelles ou à des événements qui, il me semble, n'ont pas été soulignés.

A la lumière de tout ce qui a été dit et de ce que j'ai pu observer depuis mon adolescence, notre vie de famille s'est déroulée dans un climat qui a connu des événements heureux, d'autres moins heureux comme la maladie et des mortalités, mais, en général la joie régnait parce qu'il y avait de l'harmonie et de l'entraide. Nous jouissions de ce que je pourrais appeler un minimum de confort. Nous étions logés, bien nourris et vêtus modestement, comme le voulaient les périodes de crise et de guerre que nous avons traversées. Mais on ne peut pas dire que nous avions de l'argent loin de là. Notre pauvre père a vécu dans les dettes presque toute sa vie. Comme il l'a raconté lui-même dans ses souvenirs, la succession dont il a hérité de son père, à l'âge de vingt ans, fut très lourde

puisque Égésippe n'avait pas laissé d'écrit d'aucune sorte, surpris sans doute trop tôt par la mort. C'était donc le "partage" avec quelques treize ou quatorze ayants droit. Heureusement qu'ils ne sont pas tous partis en même temps.

La ferme, comme on l'a dit, ne rapportait pas énormément, Adrien me disait que la qualité de la terre était bonne du bas de la côte à monter jusqu'au coteau; le reste demandait beaucoup de suppléments pour produire un peu raisonnablement. Par chance, la terre de la Plaine était plus généreuse. Pour réussir à joindre les deux bouts et faire honneur à ses obligations, papa a dû, bien souvent, emprunter de l'un et de l'autre. Ce n'est qu'avec l'avènement du Crédit Agricole, en 1936, qu'il a pu consolider ses dettes. Encore fallait-il rencontrer les échéances. Tout cela nous laisse à penser quelle vie de labeur fut la sienne. J'ai entendu dire que Victorien Vétait près de ses sous. C'est tout à fait ridicule; il n'en avait pas, ou si peu qu'il devait les administrer judicieusement et le plus sagement possible. Ce n'est qu'à la vente de la ferme, en 1950, qu'il connut un peu de liberté financière.

A l'appui de tout cela, je me rappelle une phrase d'Isaïe Rousseau, cousin de papa, qui nous disait, à René et à moi, lors d'une réunion de la parenté : "C'est moi qui lui ai passé l'argent pour vous faire instruire."

Il y a des choses dans la vie que l'on comprend bien qu'à la lumière du passé.

Mon enfance :

Le plus loin que je me souviens dans le passé remonte au moment où Antonio Huot avait sa boutique de forge au coin de la route, en bas de la côte. Un bon jour papa m'amène avec lui voir le nouvel engin à gasoline qu'Antonio venait d'acheter. Il était gros, il était tout rouge le machin ! Tout alla bien jusqu'au moment où le moteur commença à cracher le feu et à faire un bruit d'enfer. J'ai eu une peur bleue d'admiratif j'étais devenu craintif. Quelques années plus tard, lorsqu'Antonio abandonna la boutique, papa fit l'acquisition du fameux moteur pour remplacer le "horse-power" et j'eus l'occasion de m'approprier.

Au moment où monsieur Huot venait chez nous, Philippe, notre frère aîné, travaillait à Québec. Ne le voyant pas souvent, je m'étais convaincu qu'Antonio était mon grand frère mais pas Philippe.

Mes autres souvenirs vont des fêtes de Noël et du jour de l'an à l'école où nous restions à dîner les jours de tempêtes, aux jeux de l'hiver, au printemps, et surtout à la cabane à sucre que j'ai connue avant l'école.

Au supt des érables et des entaillages, j'ai appris d'Adrien, un an avant sa mort, que c'est Raymond qui fut le premier à entailler des érables dans le bois de la sucrerie, côté nord-est. Il transportait la sève sur un gros traineau jusqu'à la maison. Il exploitait une soixantaine d'érables.

L'évaporation se faisait dans la cuisine d'été, en même temps que l'eau des érables qui entouraient la maison. Les résultats étaient, paraît-il, appréciables et surtout appréciés. La suite des choses et les conseils et encouragements des cousins Rousseau, du Bois-Clair qui eux exploitaient déjà leur érablière, ont conduit à une construction d'une cabane. Ce fut le début d'une belle histoire tous les printemps.

Ce ne fut jamais une exploitation très payante, mais c'était la passion chaque saintemps; et le plaisir était partagé avec les parents; les amis, les voisins qui avaient toujours leur journée réservée. Et que dire des parties de sucre des jeunes et même des enfants!

Les vacances des jours saints nous permettaient, en général, de passer du bon temps à la cabane à sucre tout en aidant aux travaux de la "tournee" et du transport du bois nécessaire pour le bouillage. C'était merveilleux!

Plus tard, parties pensionnaires, René et moi, nous ne sortions pas à Pâques; tout cela a bien changé.

mes années d'étude:

Après cinq années de primaire à l'école des Fonds, avec la maîtresse Roger que j'aimais beaucoup, je suivis un an d'école privée, au village, chez Mme Alice Lambert-Bourget. C'était une institutrice dépareillée.

En septembre 1938, j'allai pensionnaire au collège de Ste-Croix, chez les Frères de l'Instruction Chrétienne. C'était un début de cours commercial avec mathématiques, histoire, un peu d'anglais,

de comptabilité et de dactylographie. Je savais que c'était provisoire et qu'en septembre 1939, j'entrerais au Collège de Lévis avec René qui en était à sa troisième année de classique.

Pensionnaires au Patrie de Lévis, nous suivions les cours au collège. Ce furent sept années heureuses malgré la guerre qui faisait rage en Europe. Il y avait des restrictions, des rationnements. Les repas étaient très frugaux. Après tout, pour \$15 par mois, pension et bourse comprises, il ne faut pas en demander trop! Nous nous reprenions pendant les vacances.

Après une année en préthéologie, il me fallut me réorienter car l'année universitaire était déjà commencée. Il fallait faire vite et tenir compte de quelques facteurs importants. René me fut très précieux. Une brève rencontre avec le Père Lévesque et je fus admis tout de suite en Sciences Sociales. A la fin de ma deuxième année, plus précisément le 13 juin 1949, maman décidait subitement. Ce fut un dur coup, surtout pour Yvette et moi. Elle se voyait demeurer seule avec papa et "Li-Gei", l'homme engagé. Comme je n'avais aucune obligation que ce soit, je décidai de retarder

d'un an mon retour à Laval. Je pense toujours avoir pris la bonne décision. Les événements des années subséquentes en furent la preuve.

L'automne et l'hiver 1949-1950 ont fait pour moi une bonne provision de souvenirs de toutes sortes. Outre les travaux réguliers de la ferme pendant l'été et le début de l'automne, papa qui avait ses projets en tête, nous annonça qu'il fallait couper du bois, beaucoup de bois pour la construction d'une nouvelle maison. Tous les plus beaux pins sont passés par la hache et le godendard, sans parler des épinettes et des sapins. Au printemps, il fallut faire scier tous ces gros billots en bois de charpente, en madriers pour le caré de la maison et en planches pour la finition. C'est dire que nous n'avons pas chômé ! Sans oublier le soin des animaux et la saison des sucres, dès les premières effluves du printemps.

Il y avait aussi le temps des loisirs : les sorties avec Yvette, les parties de hockey et le chœur de chant paroissial dont je me suis occupé pendant une couple d'années. La vie était belle.

Après la construction de la maison, ce fut le retour à Laval en septembre 1950. La ferme venait d'être vendue à monsieur Arthur Huot. En mai 1951, je quittai pour un séjour en Ontario, histoire de perfectionner le peu d'anglais que j'avais appris au collège. De retour en septembre, je repris le chemin de l'Université, pour compléter ma thèse de maîtrise, ce qui se termina au début de février 1952.

J'ai mentionné plus haut avoir pris une bonne décision à l'été 1949. Ce fut providentiel. Au début de mars, je reçois un coup de fil de René disant que son patron, le sénateur Vaillancourt, désirait me rencontrer. Le 6 ou le 7 mars mon sort était joué. Le 10 mars 1952, à neuf heures du matin, je commençais une carrière qui devait durer 36 ans au service de la coopérative "Les Producteurs de sucre d'érable du Québec".

ma carrière:

Elle s'est déroulée en deux temps. De 1952 à 1972, j'ai travaillé à Lévis, dans ce qu'on appelait l'Edifice Desjardins. De 1972 à 1988, j'ai travaillé à Plessisville où le bureau

fut déménagé au printemps 1942. Comme ma femme, Madeleine, travaillait à l'Hôtel-Dieu comme infirmière et Jean fréquentait le collège de Lévis, j'avais un pied-à-terre à Plessisville du lundi au vendredi. Pendant la belle saison, il m'arrivait de faire le voyage à la maison quelques fois sur semaine.

Les seize dernières années ma position de directeur général m'a fourni l'occasion de voyager, non seulement au Canada mais aussi aux États-Unis, une couple de fois en Europe et une fois au Japon.

Dans de telles fonctions, il y a de tout et je renonce à détailler davantage les bons et les mauvais moments. Cela n'aurait pas d'intérêt pour les lecteurs de ce livre de famille.

Les deux fois où la maison paternelle a failli passer au feu:

La première fois, dans les années 30, par une belle journée calme du début de l'été, maman avait chauffé le four pour la cuite du pain. Comme la cuisine d'été, où se trouvait le four, avait un toit de bardes de cidre, une étincelle mit le feu

sur le toit sans que personne ne s'en rende compte !

Heureusement, je devrais dire Providentiellement, une auto s'amène... C'était J. Ernest Grégoire en personne, avec deux de ses échevins de la ville de Québec, qui venait chercher de la crème et du sucre du pays. Il entre en coup de vent en criant : Madame Croteau, avez-vous une échelle ? Et c'est lui, ou plutôt ses échevins qui éteignirent le feu avec de l'eau tirée du puits de la maison, car monsieur Grégoire avait un bras coupé au coude. Voilà comment le maire de Québec devint pompier !

La seconde fois, ce fut encore à l'occasion de la journée habituelle, en plein été, par un temps superbe. Cette fois-là, il n'y eut pas de visiteurs du même calibre. J'étais moi-même en cause. Le matin, papa m'avait dit d'aller étendre de la vieille paille qui se trouvait dans le clos près de la sucrerie. Après une heure ou deux de travail, je ressentis de douloureuses coliques et décidai de rentrer à la maison. En arrivant sur le côté, au sud de la maison, j'aperçus le feu sur le toit. Inutile de dire que je cours avertir Adrien qui travaillait dans les parages. Avec des flammes.

d'un couple de pieds de hauteur, toute la maison aurait flambé en quelques minutes. Heureuses coliques ? Moi j'y ai vu le feu de la Providence !

Après le premier danger sur la cuisine d'été, la couverture fut refaite en bardeaux d'asphalte. La maison principale où s'était produite la seconde menace, reçut le même traitement. Par la suite, maman a continué de chauffer le four pour cuire le pain, précisément jusqu'au jour de son décès subit le 13 juin 1948. Par la suite, le four est demeuré éteint pour toujours.

Voilà comment le cours de notre histoire aurait pu être changé par des incendies qui, grâce à Dieu, n'ont pas eu lieu !

P.S. Yvette, la plus jeune de la famille, à qui je rappelais les faits cités plus haut, me dit qu'il y a eu une troisième fois. C'était à l'hiver 1950, alors qu'ils étaient allés tous les trois à la messe du dimanche. De bonheur le matin, papa avait vidé les cendres du poêle ; pensant qu'elles étaient assez froides, les mit dans une boîte et les déposa sur la petite galerie arrière, près du mur. Malheureusement, au grand air, d'infirmes tisons se sont ravivés

et, à leur retour de la messe, ils ont trouvé le mur de la maison partiellement calciné et la boîte fumante. Il était grand temps!

ma vie^{de} famille:

Au printemps 1955, j'ai rencontré Madeleine à l'occasion d'une partie de sucre de la Jeune Chambre de Commerce de Lévis, à St-Ubalde de Portneuf. Nous nous sommes fréquentés plus ou moins régulièrement, puis les choses sont devenues plus sérieuses.

Madeleine, fille de Déziel Samson de Lévis, venait de terminer son cours d'infirmière. C'est dire qu'elle n'a pas exercé sa profession beaucoup au début. Elle a eu l'occasion de se reprendre par la suite, après la naissance de Jean.

Notre mariage fut célébré en l'église Notre-Dame de Lévis, le 24 novembre 1956. Après les célébrations et le voyage de noces, nous nous sommes installés à Lévis. Nous avons eu deux enfants: Marie et Jean. Nous en aurions sans doute eu d'autres, si eut été de la maladie qui a frappé Marie, à l'âge de six mois et qui l'a rendue impotente pour le reste de sa courte vie. Une méningite mal diagnostiquée et

mal traitée a fini par dégénérer en glomérulonéphrite qui l'a emportée à l'âge de neuf ans et trois mois. Cette enfant, très brillante mentalement nous laisse des souvenirs qui ne sont pas tous tristes, tant elle était éveillée et d'humeur joyeuse. Elle nous a marqué tous les trois : Madeleine, Jean et moi. Parlant de Jean, il connaît un bien meilleur sort. Pas de problème de santé. Après son primaire et ses études au collège de Lévis, il fut diplômé en droit à Laval. Il est aujourd'hui procureur de Ville-Sauvage. Marié en 1986 à Lyn Lachance de Boischatelle, ils ont trois enfants : Jérôme, Alexandre et Mariève, qui ont déjà tous atteint la majorité.

Pour revenir à nous les parents, notons que nous avons déménagé six fois pour finir ici dans ce condo, Le Diamant Bleu, qui nous ouvre une grande fenêtre directement sur Québec et son fameux Château Frontenac. Retraités tous les deux depuis décembre 1988, nous avons voyagé, joué au golf et maintenant nous faisons surtout du bénévolat à l'église et à l'Hotel-Dieu de Lévis comme porteurs de communion aux malades.

Avec ce dernier propos, je crois avoir satisfait à la demande qu'on m'a faite de contribuer aux mémoires de la famille Croteau, en attendant que la génération suivante poursuive la tradition.

Gilles a dactylographié ce récit pour nous le transmettre. Des douleurs aux doigts l'empêchaient d'utiliser la plume comme il l'avait fait, à la page 31 de ce livre, en 1949 pour inscrire des notes biographiques sur Elise Croteau suite à son décès.

Ayant présentement l'honneur d'être le gardien de ce livre, c'est avec plaisir que je me suis engagé auprès de mon oncle Gilles à transcrire ses mémoires.

Lerge Croteau